

REVUE

DES

COURS LITTÉRAIRES

DE LA FRANCE ET DE L'ÉTRANGER

SEPTIÈME ANNÉE

NUMÉRO 47

22 OCTOBRE 1870

FACULTÉ DES LETTRES

LITTÉRATURE GRECQUE

COURS DE M. EGGER

de l'Institut

Leçon d'ouverture. — La littérature à Athènes pendant les guerres (1)

Si jamais l'émotion fut naturelle, au début d'un cours, même pour le professeur que depuis longtemps soutient la bienveillance assidue de cet auditoire, c'est aujourd'hui; car nos leçons de cette année s'ouvrent en des conditions sans exemple dans l'histoire de notre chère patrie française. J'ai beau relire ce que fit l'université de Paris sous la domination des Anglais (2), ce qu'elle souffrit sous la Ligue, lorsque le plus humain des rois assiégeait les murs de sa propre capitale, je ne retrouve rien dans ces tristes souvenirs qui offre la plus lointaine ressemblance avec notre situation présente. Au milieu de telles angoisses, on a besoin de se ressaisir soi-même, en quelque sorte, pour faire honneur au devoir de la parole publique et de l'enseignement. Mais, heureusement, et par un privilège singulier, le professeur de littérature grecque se trouve avoir à vous entretenir d'un peuple dont les exemples et les œuvres, surtout dans la période que nous devons parcourir ensemble cette année, ont pour nous l'opportunité la plus encourageante.

Je ne parle pas des préceptes et des observations sur l'art de la guerre, sur la moralité ou l'immoralité de cet art terrible; ils abondent chez les historiens, dans des traités spéciaux, et ils nous frappent souvent par leur application naturelle aux événements du siècle où nous vivons (3). Je ne parle pas des écrits sur l'attaque et la défense des places fortes, où, de l'aveu des ingénieurs de profession, les problèmes élémentaires de cette science sont posés avec une précision parfaite et quelquefois résolus avec une habileté que nous ne dé-

passons pas aujourd'hui, satisfaits de l'atteindre à l'aide des instruments nouveaux que possèdent le génie et la balistique modernes. Ces choses-là d'ailleurs sont trop peu de ma compétence (4).

Je pense à des analogies plus intimes, si je puis ainsi dire, et d'un caractère plus élevé.

On nous a beaucoup entretenu, depuis deux mois, avec esprit et même avec éloquence, de l'alimentation morale en temps de siège. Les auteurs grecs sur la poliiorcétique n'en ont pas dit mot, que je sache; ils nous fournissent seulement quelques recettes culinaires pour la nourriture des populations assiégées; ils songent même à recommander la création et l'entretien de ces jardins intérieurs que nous appelons des *squares*, surcroît d'agrément pour les villes en temps de paix, champs de culture maraichère utiles dans les cas d'investissement. Mais si la poliiorcétique grecque ne va pas plus loin dans sa sollicitude, l'histoire générale de la Grèce supplée à ce silence, et elle nous montre fréquemment quelles ressources peuvent déployer le cœur et l'esprit d'un grand peuple pour se défendre contre toute faiblesse dans les grandes crises de la vie publique; elle déroule à nos yeux un spectacle plein d'exemples bien faits pour nous affermir dans les rudes épreuves que nous traversons. Le sujet même du cours que je commence, quoique circonscrit par un de nos programmes universitaires, nous ramène, après quelques années d'autres études, au siècle de Périclès, à cette terrible guerre du Péloponèse qui mit les Athéniens à deux doigts de leur perte; et les annales de ce temps, si incomplètes qu'elles nous soient parvenues, nous font voir encore, par des traits saisissants, Athènes luttant de courage et de génie contre la mauvaise fortune, rachetant ses fautes, quelquefois ses crimes, par les productions durables de la science et de l'art, et créant, aux jours mêmes de ses

(1) En rédigeant une libre analyse de cette leçon, j'y ai fait quelques additions, et j'y ai rattaché quelques notes qui, je l'espère, seront utiles aux lecteurs studieux.

(2) Voyez sur ce sujet un mémoire de M. G. Jourdain dans les *Comptes rendus de l'Académie des inscriptions*, mai 1870.

(3) Voyez, par exemple, les nombreux extraits résumés dans le chapitre LIV de l'*Anthologie morale de Stobée*.

(4) Je songe particulièrement aux recherches récentes de M. Vincent, puis de M. Frou, sur la *chirobaliste*. M. le commandant Prévost, M. le capitaine de Roelas d'Aiglon, M. le commandant Henuchert, tous trois de l'arme du génie, ont aussi, depuis quelques années, entrepris sur ce sujet des travaux interrompus. Hélas! aujourd'hui pour des devoirs patriotiques d'un intérêt plus urgent. Plus récemment encore, M. E. Ruelle, élève et ancien secrétaire de M. Vincent, liait à l'Académie des inscriptions de curieux extraits des ingénieurs concernant la nourriture des populations assiégées.

désastres, la plupart des chefs-d'œuvre qui l'immortalisent et qui sont l'honneur de l'humanité.

C'est un lieu commun cher à l'ancienne critique que de montrer la concorde des États, le jeu régulier d'une sage constitution, comme les seules conditions où se développe le culte des beaux-arts et des lettres. Rien n'est plus vain que cette prétendue loi. La Grèce et Rome, pour ne parler que des anciens, ont vu fleurir tous les arts de l'esprit au temps de leurs plus cruelles dissensions. Ce qu'un Romain a dit de l'éloquence : *Siculi flamma, materia alitur et urendo clarescit*, on peut le dire de la poésie, de l'architecture, de la statuaire et de la science grecques. Non pas que ces nobles développements du génie humain se passent de toute prospérité matérielle; mais chez les peuples vraiment doués (et quel peuple le fut jamais mieux que les Hellènes?), l'ardeur des passions politiques, la guerre même et la discorde, pourvu qu'elles n'aillent pas jusqu'aux misères extrêmes, jusqu'à la ruine de l'État, sont comme un aiguillon de plus pour la féconde activité des âmes. Si glorieuses qu'aient été les guerres médiques, elles ne furent pas sans mélange de revers; c'est pourtant la période où l'hellénisme a pris son plus brillant essor dans tous les genres : c'est la période où se fonde le théâtre, où la philosophie, la médecine, l'histoire, se constituent comme des sciences régulières, avec la prose pour expression, expression alors nouvelle, mais qui devait en être désormais inséparable.

Le vrai créateur de la tragédie, Eschyle, fut, avec ses deux frères, un des guerriers de Marathon, de Salamine et de Platées; sa vie, commencée avec ces luttes héroïques, se prolonge à travers les alternatives de la fortune d'Athènes, sans qu'il paraisse que sa riche imagination fut jamais égarée par l'enivrement des succès de la patrie ou troublée par ses défaites. Les *Perses*, la plus ancienne de ses tragédies dont nous connaissons la date (473 avant Jésus-Christ), sont l'œuvre d'un patriotisme à la fois serein et grandiose. En 459, date malheureuse de deux défaites d'Athènes, l'une auprès d'Halies, l'autre à Tanagre (1), se place la belle trilogie que forment l'*Agamemnon*, les *Choéphores* et les *Euménides*, dramatique tableau des douleurs de la conscience humaine aux prises avec les instincts du crime, les devoirs de la piété filiale et le fatal vertige du remords. C'est aussi l'occasion de remarquer que dès lors sont organisés les concours annuels de comédies et de tragédies sur le théâtre attique; que tout concours tragique admettait trois concurrents, chacun avec quatre pièces, trois tragédies et un drame *satirique*; que tout concours comique (et il y en avait deux par an) admettait trois poètes, chacun avec une comédie : en tout dix-huit drames nouveaux par année; puis, que d'ordinaire, et sauf de rares exceptions, chaque pièce n'était représentée qu'une seule fois. Toute proportion gardée, et si l'on

songe que l'Attique n'avait pas plus de 600 000 habitants, y compris les esclaves, n'est-ce pas là le témoignage d'une merveilleuse fertilité?

L'an 456, qui voit mourir Eschyle, voit Euripide débiter sur la scène avec les *Pélias*, tragédie aujourd'hui perdue. C'est l'époque marquée par une victoire des Athéniens à Œnophytes, par la construction des *longs murs*, si célèbres dans leur histoire; mais aussi par leur intervention, finalement désastreuse, dans la guerre d'Ivarus en Egypte. Notre musée du Louvre possède une plaque de marbre où sont gravés les noms de deux cents des soldats athéniens morts dans les divers combats où la république avait alors pris part; c'est le fragment d'une liste funèbre qui devait être beaucoup plus longue, car une seule tribu d'Athènes y figure (1). De telles pertes, qui ne furent pas sans gloire, mais qui supposent bien des douleurs domestiques, ne semblent pas avoir un instant refroidi l'émulation des poètes, des musiciens, des acteurs, qui contribuaient à l'éclat des fêtes de Bacchus; elles n'ont pas ralenti les dépenses de l'État pour ces coûteuses distractions d'un peuple avide d'élégants plaisirs (2).

Nous entrons dans la période historique que domine le génie de Périclès, le grand *démagogue*, au sens ancien et tout honorable alors de ce mot. Athènes exerce et gardera trente ans encore la suprématie sur la plus grande partie du monde grec. Un des sanglants épisodes de la lutte qu'elle soutint pour étendre ou affermir sa domination, c'est la guerre de Samos. Elle est signalée par le triomphe que remporta l'éloquence de Périclès, lorsque, de retour à Athènes, après la défaite des Samiens, il célébra dans un discours demeuré célèbre les soldats qui avaient donné leur vie pour assurer, dans cette expédition, le succès des armes athéniennes. On sait que les femmes, les sœurs, les mères de ces soldats, après la cérémonie funèbre, entourèrent et accompagnèrent comme en triomphe jusqu'à sa maison celui qui s'était fait le digne interprète de la douleur et de la reconnaissance publiques (3). Un des collègues de Périclès dans la guerre de Samos était, dit-on, Sophocle, et la légende, sinon l'histoire, racontait qu'il devait cet honneur au succès de sa tragédie d'*Antigone* (4), représentée l'année précédente, par conséquent en 439. L'an 438 est marqué encore par l'*Alceste* d'Euripide, une des compositions les plus originales et les plus touchantes de sa veine si féconde. L'*Alceste*, d'ailleurs, n'est pas seulement un drame original et touchant (car on sait aujourd'hui que cette pièce avait, dans la *tétralogie* présentée à ce concours par Euripide, la place d'un drame

(1) Thucydide, I, 108-110; de Clarac, *Inscr. du musée du Louvre*, planches X-XII.

(2) Voyez le calcul de ces dépenses dans l'opuscule de Plutarque sur la *Gloire des Athéniens*, chap. vi.

(3) Plutarque, *Vie de Périclès*, c. VIII.

(4) Voyez l'*Argument* grec qui nous a été conservé en tête de cette tragédie.

(1) Thucydide, I, 105; Diodore de Sicile, XI, 78.

satirique), c'est, dis-je, la preuve d'une transformation qui allait changer le grossier *drame satirique*, dernier vestige des impuretés du culte de Bacchus, en une véritable tragédie : ainsi le progrès de l'art est parallèle aux progrès de la fortune d'Athènes, mais à des progrès, on le voit, chèrement payés par le sang de ses citoyens. Il est vrai que le trésor de Minerve, sur l'Acropole, s'enrichit en même temps des tributs de trois cents villes alliées de nom, mais, en réalité, sujettes de la puissante république. Périclès règle à son gré l'emploi de ces richesses; il les consacre à orner sa patrie de tout le luxe des beaux-arts; il organise, sous la direction de Phidias, cette légion d'éminents artistes qui couvrent l'Acropole de leurs chefs-d'œuvre (1). En 433, un habile astronome, Méton, réforme le calendrier, et dote la chronologie d'une méthode qui met le calcul des temps en un plus exact rapport avec les phénomènes célestes. Dès l'année suivante, sur le calendrier réformé d'Athènes, va être inscrite, à côté de la mort de Phidias, la représentation de quatre pièces d'Euripide, parmi lesquelles est la *Médée* (2). Euripide, ce jour-là, vit couronner avant lui deux de ses rivaux, Euphorion et Sophocle; on se figure quel devait être l'éclat d'un concours où la *Médée* n'obtenait que le troisième rang.

Ces dates diversement mémorables nous amènent au début de la guerre du Péloponèse, époque douloureuse, s'il en fut jamais, dans les annales d'Athènes. A peine la lutte est commencée qu'elle se complique par l'invasion de cette célèbre peste que Thucydide a décrite avec une précision savante et une sombre vigueur de pinceau. Périclès en est la plus regrettable victime; mais l'année même où il disparaît de la scène que ses talents avaient tant illustrée, Platon vient au monde (3), comme pour consoler la patrie en deuil par le présage d'une gloire qui jusque-là lui avait manqué, celle de l'éloquence alliée au génie de la spéculation philosophique. En cette année aussi Euripide va prendre sa revanche de l'échec subi en 432; il donnera l'*Hippolyte* (4), double peinture des ardeurs de l'amour incestueux et d'une pureté virginale qui semble anticiper, en plein paganisme, sur la chasteté chrétienne. Avec l'*Hippolyte* il sera vainqueur d'Iophon et d'Ion, deux auteurs tragiques dont les ouvrages furent en grande estime chez leurs contemporains.

Nous voici en pleine guerre, et pour plusieurs années, sans interruption; nous en avons le grave et pathétique récit chez l'historien Thucydide, d'abord acteur dans la lutte, puis exilé, mais toujours patriote malgré l'exil, recueillant avec un soin scrupuleux, presque jour par

jour, les notes et les renseignements qui doivent servir de matière à son histoire. Une seule chose manque à ce tableau, si justement admiré d'ailleurs : Thucydide n'y représente pas complètement la vie intérieure d'Athènes au milieu des épreuves que lui imposaient de perpétuels combats; il ne dit rien, par exemple, du rôle que jouait alors la comédie, comédie toute politique, toute pleine des libertés et même des licences que s'attribue la presse quotidienne dans nos sociétés démocratiques modernes, et qu'Aristophane nous permet d'apprécier par les onze pièces qui nous sont parvenues de son théâtre, et par les fragments qu'on peut recueillir des trente autres. Or, Aristophane débute en 428, et, depuis ce début, chaque année se marque pour lui, sinon par une victoire, au moins par un courageux effort pour éclairer ses concitoyens, en les amusant, sur les torts et les périls de leur politique, sur leurs devoirs, sur l'ambition des indignes successeurs de Périclès, sur les bienfaits d'une paix d'autant plus désirable qu'elle semble plus ajournée par la vivacité des passions populaires, par l'ardeur d'ambitions irrécyclables. La politique et les intérêts de chaque jour ne l'occupent pas seuls : il songe aux intérêts moins éphémères de l'éducation; il attaque les sophistes et les poètes corrupteurs de la jeunesse; il plaide la cause des anciennes mœurs et des viriles vertus qui ont préparé les grandeurs d'Athènes. Parmi toutes ses brillantes productions, dont quelques-unes sont des actes de sagesse patriotique et de courage, il en est une que j'aime surtout à signaler, c'est la comédie des *Oiseaux*. Elle date de 415, et de la première période (1) de cette expédition des Athéniens contre la Sicile, suprême effort de conquête qui devait aboutir à un affreux désastre, et, à vrai dire, abaisser pour toujours la puissance militaire d'Athènes. La ville était alors enivrée d'espérances, toute pleine de devins qui lui prédisaient des victoires, de rêveurs aventureux qui proposaient maint projet de réforme sociale; les plus étranges rellux agitaient l'opinion publique : on encourageait sur le théâtre la parodie des dieux et de leur culte, et, en même temps, on mettait hors la loi Diagoras de Mélos, le premier sophiste que la Grèce eût entendu prendre le nom d'*athée* (2); on poursuivait Alcibiade coupable ou tout au moins suspect d'avoir, dans une orgie, avec ses compagnons de plaisir, mutilé les statues du dieu Hermès. C'est contre ces folies de tout genre que proteste le bon sens du poète comique, et cela par la plus spirituelle et la plus audacieuse des bouffonneries dramatiques; et c'est le trésor public qui, selon l'usage, paye les frais de la leçon ainsi donnée au peuple athénien. Dans le même concours, un autre poète, Phrynichus, fait représenter une pièce aujourd'hui per-

(1) Plutarque, *Vie de Périclès*, c. XII (qu'il sera surtout intéressant de lire dans la belle imitation française de P. L. Courier), Cf. Scheibel, Scaligeri *Αναρχική δημοκρατία* (Berlin, 1852, in-4), p. 73. C'est l'ouvrage le plus sûr à consulter, avec les *Fasti hellenici* de Clinton, sur toute cette chronologie des littérateurs et des artistes athéniens.

(2) *Argument grec*, en tête de la *Médée*.

(3) Diogène Laërce, III, 3.

(4) *Argument grec*, en tête de l'*Hippolyte*.

(1) Voyez le deuxième *Argument grec*, et le Scholiaste sur le vers 997 de cette comédie. Un autre *Argument* nous induit sans doute en erreur en plaçant la représentation des *Oiseaux* après la défaite de Nicias et de Démosthène.

(2) Diodore de Sicile, XIII, 6.

due (le *Monotropos*, à peu près notre *Misanthrope*), qui est peut-être le plus ancien modèle, au moins le premier essai du genre de comédie illustré par Ménandre et son école dans l'antiquité, par Molière dans notre littérature. Ainsi les plus heureux efforts d'invention sérieuse s'unissent aux plus libres débauches de la fantaisie.

L'issue fatale de l'expédition contre Syracuse allait donner aux Athéniens une bien autre leçon. Dans le sombre tableau qu'il en a tracé, Thucydide oublie de nous dire un fait bien touchant qu'a recueilli Plutarque, et qui témoigne du prestige exercé alors chez tous les Hellènes par le génie des poètes athéniens : « Plusieurs des soldats de Nicias et de Démosthène durent leur salut à Euripide (qui venait précisément de faire représenter ses *Troyennes* en 416). Il paraît que parmi les autres Grecs du dehors, ceux de Sicile avaient la plus vive passion pour ses poésies. Quand on leur en apportait les moindres fragments, et qu'on les y faisait goûter, ils les apprenaient et se les transmellaient avec amour les uns aux autres. On dit qu'alors beaucoup de ceux qui revinrent dans leur patrie allèrent en foule saluer Euripide, et lui raconter avec effusion, les uns qu'ils avaient été affranchis pour avoir appris à leurs maîtres ce que leur mémoire avait retenu de ses poèmes; les autres que, errants après le combat, ils avaient trouvé à manger et à boire pour avoir chanté ses vers (1). » Nous rencontrerons bientôt, dans ce rapide parallèle de l'histoire politique et de l'histoire littéraire d'Athènes, une autre preuve non moins belle de la bienfaisante popularité de celui qu'Aristote a nommé « le plus tragique des poètes ». Mais notons encore quelques rapprochements expressifs avant d'arriver à la catastrophe qui termine la guerre du Péloponèse.

L'an 410 est marqué par une double victoire des Athéniens à Cyzique (2) et par le *Philoctète* de Sophocle (3), exquise production d'un octogénaire, qui écrira encore avant de mourir l'*Oedipe à Colone* (4), éloquent hommage au génie humain et hospitalier de sa patrie. En 409, Athènes se laisse reprendre par les Lacédémoniens Pylos, qu'avait si heureusement conquise, quelques années auparavant, l'aventureux Cléon (5); mais une belle tragédie d'Euripide, l'*Oreste*, qui est de cette année (6), a pu la consoler de son échec. D'autres témoignages nous la montrent, alors comme toujours, passionnée pour les beaux-arts, et prodiguant à ces nobles dépenses ce qui lui reste de ses trésors tour à tour épuisés et renouvelés, selon les vicissitudes de sa

fortune. C'est de 410 à 408 que s'achève le temple d'Athéné *Poliade* (protectrice de la ville et spécialement de l'*Acropole*), temple plus connu sous le nom d'*Erechthéion*. Nous avons aujourd'hui, sur des marbres d'Athènes, les fragments du registre tenu par les entrepreneurs de ce monument (1), œuvre d'un art sublime et délicat. On ne se lasse pas d'admirer la sérénité de ces ingénieux artistes, des mains de qui, parmi tant de traverses, rien ne peut arracher le compas et le ciseau!

Une autre preuve de l'industrielle activité des artistes était comme réservée à notre temps. Vous savez les richesses acquises récemment par les principaux musées de l'Europe, à la suite des fouilles opérées dans les nécropoles étrusques, surtout dans la nécropole de Vulci. Il est à peu près démontré aujourd'hui que ces milliers de vases où l'art se déploie avec tant d'élégance et de variété, malgré la négligence d'une exécution rapide, sont dus à des potiers et à des peintres que les opulents Lucumons de l'Etrurie appelaient pour orner leurs palais et leurs tombeaux. La tradition des Phidias et des Polygnote se reconnaît à ce sentiment délicat de la beauté des formes, à cette facilité de pinceau, à cette abondance des souvenirs mythologiques; enfin mainte signature atteste précisément l'origine grecque, et souvent athénienne, des vases qu'une observation superficielle, et bornée d'ailleurs à trop peu de monuments, avait d'abord fait ranger sous le titre commun de *vases étrusques*. Or, la céramographie hellénique de l'Etrurie, comme celle de la grande Grèce, des îles et du continent grec oriental, paraît remonter au moins à la seconde moitié du 5^e siècle avant notre ère : une partie de ses meilleures productions doit donc être comptée à l'honneur du siècle de Périclès (2).

Sophocle mort, en 406, avec Euripide (3), après cinquante années de glorieux succès, son deuil va être doublement célébré par Athènes et par ses ennemis.

A Athènes, c'est Aristophane qui, dans l'ingénieuse fable des *Grenouilles*, représentera ses concitoyens éplorés, redemandant au Dieu des enfers le poète bonheur de leur scène tragique. Euripide veut en vain lui disputer la faveur de remonter sur la terre; Eschyle, le vrai créateur de la tragédie, laissera voir, en juge impartial, sa préférence pour le poète austère qui n'a jamais exagéré les émotions dramatiques et les effets de scène, et qui n'a jamais compromis la gravité de la muse tragique par des fictions indécentes et indignes de sa gravité; sous la bouffonnerie du débat si plaisamment imaginé par Aristophane perce une critique dont le dernier mot est celui même du bon sens et de la morale.

(1) Plutarque, *Vie de Nicias*, c. xxix.

(2) Xénophon, *Helléniques*, I, I, § 9; Diodore de Sicile, XIII, 58.

(3) *Argument grec*, en tête du *Philoctète*.

(4) L'*Argument grec* atteste qu'elle ne fut représentée qu'après sa mort, par les soins de son petit-fils.

(5) Diodore, XIII, 64. Cf. Thucydide, IV, 3; V, 14, et les *Chevaliers* d'Aristophane.

(6) Scholies sur les vers 371 et 772 de cette tragédie.

(1) *Corpus inscript. graecarum* de Boeckh, n. 460; Rhangabé, *Antiquités helléniques*, n. 56-64.

(2) Voyez le célèbre mémoire de Geshard, *Rapporto intorno i vasi Videsini* (Roma, 1831), et l'*Introduction* de MM. C. Lenormant et de Witte à leur *Elite des monuments céramographiques* (Paris, 1844).

(3) Diodore, XIII, 103, et l'*Argument grec des Grenouilles* d'Aristophane.

Hors d'Athènes, voici ce que racontait une légende, fidèle expression des sentiments de la Grèce et de son respect pour une renommée grande et pure. La ville était investie par les Spartiates; ils occupaient le faubourg où reposaient les cendres des ancêtres du poète. En ces conjonctures solennelles, le dieu des fêtes dionysiaques apparut deux fois en songe au général spartiate, et lui suggéra de permettre que le peuple d'Athènes put, au travers des lignes ennemies, conduire à son lieu de repos la dépouille mortelle de Sophocle (1).

La guerre, hélas! une guerre impitoyable comme les colères qu'avait soulevées l'ambitieuse domination d'Athènes, reprit bientôt ses droits. Vaincue et privée de sa flotte à Egos-Potamos, la république ne put défendre et sauver les *longs-murs*, son honneur à la fois et sa sûreté. Comme par une anière dérision du sort, ce fut le jour anniversaire de la bataille de Salamine que Lysandre y fit son entrée avec les alliés de Sparte. Puis, comme les Athéniens ne se hâtaient pas assez de détruire, selon les termes de leur capitulation, cette enceinte, objet pour eux d'une si légitime et si patriotique jalousie, dans un conseil de guerre tenu par Lysandre, le Thébain Erianthe fut d'avis de raser la ville et d'en changer le sol en un pâturage pour les bestiaux. Toutefois, dans un festin des généraux ennemis qui eut lieu ensuite, un Phocéén s'étant mis à chanter de beaux vers d'Euripide (2) où Électre, la fille du roi des rois, est représentée dans l'abaissement et la misère, tous les convives se sentirent touchés d'une compassion profonde : ils virent quel crime ce serait de détruire une ville si célèbre et mère de tant de grands hommes (3). La cité de Minerve fut donc sauvée, comme l'avaient été naguère ses soldats vaincus et captifs à Syracuse, par l'éloquence d'un de ses poètes. Après cela, les Athéniens devaient bien à Euripide l'honneur qu'ils lui rendirent en autorisant, après sa mort, son fils à faire représenter trois pièces qu'il avait laissées inédites (4), et dont deux, *l'Iphigénie à Aulis* et les *Bacchantes*, parvenues jusqu'à nous, ne sont pas un des moindres ornements de sa galerie tragique.

Quant à Lysandre, il paraît que son âme, naturellement portée à la mélancolie (5), reçut une profonde impression de ce spectacle d'Athènes humiliée et réduite à ne devoir son salut qu'à la pitié de ses vainqueurs. Le hasard nous en a conservé un témoignage qui me semble éloquent dans sa simplicité. Parmi les offrandes déposées au Parthénon, et dont il nous est parvenu d'assez nombreux inventaires, on voit figurer plusieurs fois *une couronne d'or offerte par le Lacédémonien Lysandre*,

filis d'Aristocrite (1). N'était-ce pas là comme une religieuse expiation de la pensée cruelle que Lysandre laissa discuter devant lui dans le conseil raconté par Plutarque? Comment, en effet, l'âme d'un véritable Hellène, qui n'était pas étranger (sa vie l'atteste par plus d'un trait) au goût des lettres et des arts, pouvait-elle songer sans remords à ce suprême péril d'une cité comme la cité de Minerve?

Athènes était déchue pour toujours de son orgueilleuse grandeur; mais elle n'était pas pour cela découragée ni abattue. Elle le montra bien vite, en chassant les trente commissaires que Sparte lui avait imposés, en rétablissant la démocratie par les mains de Thrasybule; et elle honora cette victoire par un mémorable exemple de prudence et d'humanité, en proclamant l'*amnistie*. C'est-à-dire l'oubli des discordes antérieures, l'engagement de ne poursuivre aucun de ceux qui avaient pu y prendre part. L'*amnistie* (le mot était nouveau alors, et il a mérité de passer dans nos langues modernes), ce pardon, cet oubli des injures faites à la démocratie, fut-elle strictement observée? Je n'ose l'affirmer; mais c'était un noble élan de clémence, comme la célèbre *nuit du 4 août 1789* fut un noble élan d'abnégation. L'année suivante, Athènes, toujours agitée, mais toujours sereine, procédait à la révision de ses vieilles lois, à une nouvelle rédaction de ses actes publics, d'après une orthographe dont les Grecs asiatiques lui avaient donné l'exemple, et dont l'utilité, sans doute, s'était fait sentir depuis quelque temps, car un singulier drame de Callias, une parodie, à ce qu'il semble, la *Tragédie des lettres*, traitait de ces questions grammaticales, et le chœur de ce drame se composait des lettres mêmes de l'alphabet (2). A partir de cette date, on pratiqua l'alphabet dit de Callistrate (3); petit événement sans doute, et qui, à la distance où nous sommes aujourd'hui, ne jette pas grand éclat sur l'histoire littéraire d'Athènes, mais qui, alors, eut d'assez graves conséquences pour l'ordre public et pour ce que j'appellerais volontiers la discipline grammaticale du dialecte attique. En même temps, le théâtre reprenait toute son activité; la tragédie compte encore, après Eschyle, Sophocle et Euripide, des écrivains distingués; la comédie antique, moins libre désormais, quoique toujours républicaine par son esprit et ses habitudes, va se changer en comédie moyenne, où la peinture des travers et des mœurs tiendra plus de place que la satire violente et personnelle. L'éloquence a perdu l'un de ses maîtres, Antiphon, mort victime, en 412, d'une réaction des démocrates contre le parti aristocratique; mais Lysias est dans l'éclat de son talent, et Isocrate ouvrira bientôt l'école d'où sortiront en foule des orateurs

(1) Biographie anonyme, composée en partie, comme l'a démontré M. Ritter, d'après une biographie plus ancienne dont l'auteur était l'érudit alexandrin Didyme.

(2) Vers 167 et suivants.

(3) Plutarque, *Vie de Lysandre*, c. xv.

(4) Scholiaste d'Aristophane sur le vers 67^e des *Grenouilles*.

(5) Plutarque, *Vie de Lysandre*, c. 11, d'après Aristote, *Problèmes*, XXX, 4.

(1) *Corpus inscript. græc.*, n. 150, 151, 152.

(2) Athénée, *Dipsosophistes*, VII, p. 276; X, p. 448 et 453.

(3) Voyez les témoignages réunis par Franz, *Elementa epigraphicæ græcæ*, p. 24, et le discours de Lysias contre Nicomaque, accusé de falsification dans les textes de lois qu'il avait été chargé de faire transcrire.

et des historiens appelés à la célébrité. Socrate sera, quatre ans après la délivrance d'Athènes, immolé dans un accès d'aveuglement populaire; mais il laissera, pour continuer son œuvre de moraliste, pour agrandir et développer son œuvre de penseur, Xénophon et Platon. Les beaux-arts poursuivront leur progrès et achèveront à la fois d'embellir Athènes et de répandre leurs œuvres dans les diverses contrées de la Grèce, toutes animées par l'exemple de cette ville qui est « l'Hellade de l'Hellade », comme a dit un ancien (1), c'est-à-dire le foyer même de la civilisation.

Est-il besoin d'étendre cet aperçu, messieurs, et ne vous ai-je pas assez fait voir avec quelle sève inépuisable se développe le génie grec dans la mauvaise comme dans la bonne fortune, et quels salutaires exemples il nous a légués? Certes, en un temps où nous avons si grand besoin du reconfort moral que peuvent nous apporter les leçons de l'histoire, je n'oublie pas, je ne méconnaissais pas les pages encourageantes que nous offre notre histoire nationale. La France de 1526, qui refuse de sanctionner les concessions du captif de Charles V, après la défaite de Pavie; la France qui répare à Denain les désastres de Ramillies et de Malplaquet; surtout la France de 1792 et de 1793, qui se lève tout entière pour repousser d'un héroïque effort l'invasion de son territoire, offrent à notre émulation de beaux exemples de patriotisme. Mais au delà de ces dates nationales, sur un théâtre plus lointain, malgré bien des distances et des différences de condition sociale, politique et religieuse, il y a pour nous comme un patriotisme supérieur qui nous rattache aux traditions du monde ancien, et, parmi ces traditions, à celles des Hellènes, nos vrais ancêtres, nos éternels maîtres dans la culture des sciences et des arts. C'est d'eux aussi que nous aimons à apprendre comment une ferme raison peut combattre les illusions et les chimères de l'esprit, ainsi que les défaillances du cœur; comment le courage peut réparer les fautes commises, résister au flot de l'adversité, dompter la jalousie des puissances rivales, garder ou reconquérir le patrimoine de prospérité, d'honneur, de talent et de vertu dont notre patrie est justement fière. Aussi vous ai-je rappelés ici avec confiance à des études qui sont plus et mieux qu'une noble distraction, car elles peuvent ajouter à la force que réclame de tous les bons citoyens l'œuvre laborieuse du salut public.

B. HEGEN.

(1) Épigramme du poète Timothée, dans une des Biographies anonymes d'Euripide.

ENSEIGNEMENT SECONDAIRE DES JEUNES FILLES

(à la Sorbonne)

LITTÉRATURE FRANÇAISE

COURS DE M. PAUL ALBERT (1)

Le théâtre au moyen âge

II

Mesdames,

Ce n'est pas à Boileau qu'il faut s'adresser pour avoir des renseignements exacts sur le théâtre en France au moyen âge.

De son temps, on n'avait guère que du mépris pour la littérature de ces siècles grossiers, mépris d'autant plus tranchant qu'on la connaissait moins.

Chez nos dévots aïeux le théâtre *abhorré*
Fut longtemps dans la France un plaisir ignoré.
De pèlerins, *dit-on*, une troupe grossière
En public, à Paris, y monta la première,
Et sottement zélée en sa simplicité,
Joua les saints, la Vierge et Dieu par piété.
Le savoir, à la fin, dissipant l'ignorance,
Fit voir de ce projet la dévote imprudence;
On chassa ces docteurs prêchant sans mission;
On vit renaitre Hector, Andromaque, Iliou.

Ne croyez pas, sur la foi de Boileau, que nos dévots aïeux aient *abhorré le théâtre*; c'est *adoré* qu'il aura voulu dire. Il n'y a pas d'exemple d'un peuple qui ait eu en aversion un divertissement de ce genre; toutes les nations du monde se sont fait un théâtre plus ou moins grossier, mais du moins toujours conforme à leurs goûts. Ne croyez pas non plus que des pèlerins soient les créateurs du théâtre en France. Enfin ne vous associez pas à ce transport de joie qui soulève Boileau, lorsqu'il s'écrie :

On vit renaitre Hector, Andromaque, Iliou !

La renaissance d'Hector, d'Andromaque et d'Iliou fut une véritable calamité : ces ombres illustres, en s'emparant de la scène française, la fermèrent sans pitié à nos Hector, à nos Andromaque, à nous, c'est-à-dire empêchèrent la création d'un théâtre vraiment national.

Mais une défiance légitime envers Boileau ne doit pas non plus vous jeter sans réflexion dans le camp des admirateurs quand même de la littérature dramatique du moyen âge. Des manuscrits exhumés et déchiffrés, Dieu sait avec quelle peine ! ont comme enivré certains érudits : il leur a semblé que des œuvres si difficiles à restituer ne pouvaient être que fort belles, et ils ont mesuré leur admiration à leur travail. L'un d'eux, M. Onésime Leroy, n'hésite pas à rapprocher de Sophocle, de Corneille, de Molière et de Racine, nos auteurs de *Mystères*;

(1) Voyez le numéro 44, page 699.